

RETOUR DE BUDAPEST

C'est un authentique petit bijou que viennent d'exhumer les éditions de La Dernière Goutte. S'il est considéré comme un des plus grands écrivains de la littérature hongroise, le nom de Tibor Déry est, en France, bien oublié, si tant qu'il y ait eu quelque réputation déjà. Nombre de ses œuvres restent d'ailleurs à traduire, mais on peut espérer que le mouvement s'amorce, comme peuvent le laisser penser la parution de ce recueil de nouvelles, après celle, il y a moins d'un an, de *Niki, histoire d'un chien*, aux éditions Circé.

L'histoire de Tibor Déry est à la mesure du vingtième siècle : tragique. Tôt engagé dans les mouvements révolutionnaires qui aboutiront en 1919 à la création, éphémère, de ce que l'on a parfois appelé la « Commune hongroise », il sera emprisonné par les communistes de Béla Kun et condamné à l'exil. Il retrouvera la Hongrie, et la prison, sous le régime, cette fois-ci droitier, de l'amiral Horthy, qui le condamnera notamment pour avoir traduit le *Retour de l'URSS* d'André Gide. Il aggravera encore son cas en 1956 : porte-parole, avec Georg Lukacs, du soulèvement de Budapest, il sera condamné à neuf ans de prison. L'arrivée au pouvoir de Janos Kádár lui permettra de recouvrer un peu de liberté au bout de trois ans : mais un peu seulement, et là réside aussi le drame

personnel de Tibor Déry, sa liberté d'homme étant soumise à la condition que l'écrivain taise toute critique à l'égard du gouvernement. Déry aura donc été contraint de nouer avec Kádár une relation d'ambiguïté, ce qui, non content de susciter la défiance d'autres dissidents, laissera des marques en Hongrie, où Tibor Déry semble aujourd'hui encore assez peu lu.

Son œuvre ne saurait être lue en dehors de ce contexte. Non en vertu de considérations morales, mais parce que l'empêchement où il était, l'empêchement que, finalement, aura été son existence, est évidemment au cœur de son écriture et de son être littéraire. Nulle innocence, donc, dans ces textes – mais pas plus d'engagement. Ce qui est assez fascinant dans ce recueil, et au-delà des questions d'ordre plus strictement littéraire ou rhétorique, c'est que Tibor Déry, tout en écrivant dans le plus grand souci du réalisme, se retrouve continûment à la lisière d'un autre monde : ce qui est décrit, ce qui constitue la matière de son imaginaire, nous renvoie aux conditions de vie d'une classe plutôt défavorisée, parfois miséreuse, mais il y subsiste toujours quelque chose d'insolite, d'énigmatique ou de bizarre. Il faut y voir sans doute l'état d'esprit de l'individu dans une société de liberté conditionnée, et c'est cela qui est ici merveilleusement peint : *Derrière le mur de briques* est aussi le tableau de la psyché humaine lorsqu'elle est acculée à intégrer la donne sociale et collective. Le quotidien des personnages qui traversent ces nouvelles, quotidien rude, j'y reviens, sans éclat ni lumière, d'une misère dont on pourrait dire qu'à traverser le temps elle en est devenue presque routinière, ce quotidien est l'étrangeté même. Les moindres gestes, qui ne portent jamais en eux que de maigres significations, retrouvent sous la plume de Tibor Déry une sorte d'histoire, d'historicité, de poids, de nécessité, ils sont comme réinvestis, renouvelés. On y sent la suspicion, l'instinct de prudence, de silence, ce quelque chose de cauteleux qui s'est im-

posé dans la vie de tout un chacun : séquelle, bien sûr, d'une vie sous surveillance.

L'on songe à Kafka – difficile de faire autrement : la gravité que sous-tend l'ironie, la nécessité sensible, viscérale, où va se loger l'humour. L'on songe aussi, du moins ai-je, moi, songé, au Vercors du *Silence de la Mer* : bien sûr parce qu'il s'agit de contourner littérairement des contraintes historiques, mais en raison surtout d'une semblable sensation de claustrophobie, de teinte grise et de mutisme, et de cette sorte d'épure qui donne au *Silence de la Mer*, comme à *Derrière le mur de briques*, leur exceptionnelle densité. Il serait, sans doute, possible de distinguer entre les nouvelles, d'insister sur la causticité de celle-ci, de souligner le malaise qui taraude celle-là ou l'émotion qui étreint telle autre : la réalité est qu'elles sont, toutes, également poignantes.

Marc Villemain.

**DERRIÈRE LE MUR DE
BRIQUES, Tibor Déry, traduit du
hongrois par Stéphane
Clerjaud-Bodócs, Éditions La
dernière goutte, 204 p., 18 €**